

La race, le milieu, le moment...

La rédaction

Volume 10, Number 4, novembre 1974

L'éveil des nationalités

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036587ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036587ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

La rédaction (1974). La race, le milieu, le moment... *Études françaises*, 10(4), 341–342. <https://doi.org/10.7202/036587ar>

La race, le milieu, le moment...

Moderne printemps des peuples qui suit immédiatement la Révolution américaine, les années 1800-1850 voient se dérouler la révolution des Serbes, puis des Grecs, contre les Turcs (1804, 1822), celle des communautés d'origine hispanique de Bolivie, du Mexique, du Brésil, contre leurs mères patries (1821, 1825), la déclaration d'indépendance de la Norvège (1814), la Révolution de Juillet, l'insurrection de Varsovie (1830), puis celle de Bruxelles qui mène à l'indépendance de la Belgique (1831), la chute de Louis-Philippe, la révolte des petits États italiens (1848) et, dans le Bas-Canada, plus précisément dans la région de Montréal, le soulèvement avorté de 1837-1838 (la gravure reproduite sur notre couverture représente justement l'attaque de Saint-Eustache).

1837 est aussi la première date de l'histoire littéraire québécoise : De Gaspé fils fait paraître *le Chercheur de trésors*. Une dizaine d'années plus tôt, en pleine révolution polonaise, Adam Mickiewicz écrivait et publiait ses *Sonnets criméens*. Partout, écrit Jean-Marcel Paquette, « le phénomène de l'écriture a été perçu simultanément, avec les rébellions, comme

le corollaire de la naissance d'une conscience nationale » ; et Maurice Gravier nous rappelle qu'en Norvège, dès après la rupture avec le Danemark, « c'est sous le signe du romantisme national que la littérature redevient norvégienne ». De même, la renaissance grecque moderne, que décrit Jacques Bouchard, est indissolublement politique et littéraire.

Avec le risque que, de ces textes dévorés par la race, le milieu, le moment, rien ne subsiste, passé l'instant qui leur a donné naissance : rien de si ambigu que la littérature patriotique. Si le texte réussit à *tenir*, seul, comme texte, c'est à tout coup miracle. Ainsi, dans le cadre antillais auquel fait allusion Alain Baudot, « loin d'être possédé, le discours poétique d'Édouard Glissant est une repossession : fidèle certes, mais tout entier concerté ». Miracle en effet, que l'invention d'une forme nouvelle, par quoi seul existe et subsiste le texte : c'est la création, par les dramaturges et romanciers norvégiens des années 80, d'une « nouvelle catégorie de tragique », ou encore, dans le vaste domaine américain décrit par André Le Vot, la lente gestation d'un type entièrement nouveau de récit romanesque.

Le mouvement profond de l'écriture circule peut-être à contre-courant de l'histoire. Il y a une première, et une seconde naissance des peuples. L'insurrection, le soulèvement, la guerre d'indépendance, la lutte quotidienne pour la reconnaissance des droits collectifs ont lieu dans le bruit, la fumée et le noircissement de beaucoup de papier. Mais, que le peuple accède à la modernité (c'est, aux États-Unis, au temps de Melville, c'est en Norvège la génération d'Ibsen, chez nous, celle de l'Hexagone), et l'écriture vire au blanc, au silence : c'est elle qui dévore ; qui réduit à n'être que quelques signes dans beaucoup de vide, tout juste le support d'une forme : la race, le milieu, le moment.

Et l'Histoire ? Et le Peuple ?

Ils sont quelque part, *en avant*, à la remorque peut-être de l'écriture...

LA RÉDACTION